

compte le Pont Royal-Albert, entre Montréal et Longueuil, entreprise dont il est depuis longtemps question. On peut être sûr qu'elle ne languira point, si les magnats américains ont bien vraiment arrêté leur dessein de l'accomplir."

Six millions de jeu : c'est pour eux une bagatelle. Mais, pour toute la partie Est de notre cité de Montréal, où viendrait aboutir le "New-York Central" avec son nouveau pont ; pour la rive sud, dont ce pont faciliterait l'accès à Montréal, à pieds, en voitures, ou en tramways, au grand détriment de l'impudent monopole actuel du "Grand Tronc," pour toute la province, j'oserais dire, qui bénéficierait de ces grands travaux, quelle fière aubaine !

Aussi, faut-il souhaiter, malgré l'empiètement yankee qui se manifeste sous cette forme, que le "New-York Central" réalise les projets qu'on lui prête. Déjà, et c'est de bon augure, il se fait de pressantes instances pour que le duc d'York soit convié à présider à la pose de la pierre angulaire, pour cette monumentale pièce d'architecture qui perpétuera le nom de son aïeul. Espérons qu'il agréera la proposition ; car ce serait bien là le plus utile souvenir qu'il puisse laisser de son passage parmi nous, lequel va coûter à notre trésor, public ou privé, tant de deniers gaspillés, et à notre fierté nationale, si l'on en croit les apparences, tant de courbettes humiliantes autant qu'agérées...

** Le Canada français déplore encore la perte de l'un des fils les plus brillants, de ses citoyens les plus distingués : l'honorable juge Charland est décédé subitement, le 12 août au soir, à Saint-Jean d'Iberville :

Feu l'honorable juge Alfred Napoléon Charland, juge de la Cour Supérieure, à Saint Jean, pour le district d'Iberville, était né à Iberville, le 28 mai 1841. Il était, par conséquent, âgé de 60 ans. Il était le fils de feu M. Jos. Charland, marchand d'Iberville et de Elmire Duquet, sœur de Jos. Duquet, patriote de 1837, exécuté en 1838, avec De Lorimier, Cardinal, Hindelang et autres. Il fit ses études au Collège de Saint-Hyacinthe et les termina à Sainte Thérèse. Il fut reçu avocat en 1863 et nommé Conseil de la Reine en 1877. Il pratiqua sa profession à Saint Jean, en société avec E.-Z. Paradis, de 1873 à 1878 alors qu'il fut nommé protonotaire du district d'Iberville, conjointement avec feu M. Henri Marchand.

Il monta sur le banc en novembre 1887, en remplacement de l'honorable juge Chagnon, mis à sa retraite. Nous devons à l'obligeance de nos confrères de *La Presse* l'excellent portrait que nous donnons de l'honorable juge Charland.

** Qui donc veut nous faire croire que la foi se meurt, que la foi est morte, en France, notamment dans la littérature ? Il me fait plaisir d'appuyer la thèse contraire de deux frappants exemples, beaucoup plus convaincants que les plus subtiles théories. J'emprunte les deux poésies qu'on va lire, véritables professions de foi, de belle et forte inspiration, à l'excellente revue des jeunes démocrates chrétiens de Paris, le *Sillon*.

PRIERE

Seigneur, vous avez fait cette rose trop belle,
Le rayon d'or trop pur et trop éblouissant,
Dans l'insecte et la fleur vous êtes trop présent,
Pour oublier jamais ma pauvre âme immortelle.

Seigneur, je vois briller trop d'amour dans le ciel,
Immense comme un Dieu, doux comme une caresse,
La colombe roucoule avec trop de tendresse
Pour que vous me jettiez dans le gouffre éternel.

Un jour, mon corps flétri pourrira dans la tombe,
Et mon âme en tremblant s'envolera vers Vous.
Alors, Dieu de la rose et Dieu de la colombe,
Souvenez-vous de moi qui vous prie à genoux.

JOSEPH SERRE.

L'APPEL AU TRAVAIL

— Bons ouvriers, voici l'époque des semailles :
Reprenons, sans faiblir, notre incessant labeur.
Autour de nous, la Haine et la Ruse travaillent.
Jetant les mauvais grains de Révolte et d'Erreur.

Ah ! certes, la besogne est vaste et nous effraie :
La ronce met partout ses épineux buissons ;
Il croit à chaque pas une terrible ivraie ;
Des souffles furieux viennent des horizons :

Tout un peuple sans Dieu va sortir des Ecoles,
Offrant à l'Univers un spectacle inouï !...
— Pauvre précheur, le vent emporte tes paroles ;
Le grain que tu jetais, vois, s'est évanoui !

Des oiseaux de malheur dévorent la semence :
Leur vol pillard descend de tous les coins du ciel...
Tout est fini, crois-tu ?... — Qu'importe ! Recommence !
Fais toujours ton devoir : voilà l'essentiel !...

Le succès ne git point dans ta main incertaine :
Tu ne peux rien que te confier aux sillons ;
Tu n'as pas le pouvoir de recouvrir la plaine
Du fastueux manteau que tissent les moissons !

Fais ton devoir ! Fais ton devoir, quoi qu'il advienne !
Réveille les semeurs de fatigue assoupis !
Tu peux prier, lutter, te courber sous la peine,
— Mais c'est Dieu seul qui fait respiculer les Epis !...

ARMAND PRAVIEL.

Les vers de Joseph Serre sont d'un laïque, profondément croyant, qui vit à Lyon, un centre où la libre-pensée a, pourtant, fait bien des ravages. Armand Praviel est un de ces jeunes vaillants qui se sont voués à l'apostolat social, et sa noble poésie reflète avec vigueur la haute et noble pensée dont s'inspire le talent brillant qui le distingue.

RENÉ BERNARD.

SILHOUETTE

M. Lozeau a une plume en rapport avec le caractère qu'il définit : c'est pourquoi son appréciation plaira. Jeune, talent sûr et facile, infatigable, M. Lozeau fait des vers bien rythmés, sonnante de fortes pensées, des sentiments profonds.

Gaétane de Montreuil (de Montreuil est le nom de la mère de la chroniqueuse de *La Presse*)—est une québécoise—*Mlle Georgine Bélanger*, dont l'intellect à la solidité du roc et le cœur la tendresse d'une âme douce, qui aime puissamment — en femme. — ANTONIO.

Je n'ai pas l'intention de faire ici la biographie de l'aimable chroniqueuse qui, dans le monde très restreint de la bonne littérature, a nom Gaétane de Montreuil. Ceci serait au-dessus de mes capacités. Je me permettrai seulement quelques réflexions sur l'esprit et le style de Mlle de Montreuil, comme chroniqueuse.



Photo Laprés & Lavergne

Mlle G. Bélanger (Gaétane de Montreuil)

Si j'étais photographe et qu'il me fût donné de braquer mon objectif vers la figure d'une personne lisant successivement une chronique d'Attala, de Madeleine, de Solange, de Colombine et de Gaétane de Montreuil, voici ce qu'avec la collaboration du soleil j'obtiendrais.

Une figure sympathique : Attala attire vers elle les jeunes talents désireux de se produire et certains d'être bien accueillis.

Une figure réjouie, des yeux où flamboie la gaieté : la joie, le bien-être, le contentement de vivre, s'exhalent des chroniques de Madeleine, comme des parfums d'un parterre de fleurs.

Une figure demi-sérieuse, demi-recueillie, mais où traînent encore, au bord des lèvres, les restes d'un

éclat de rire : Solange laisse un mot d'esprit, une observation piquante, une expression comique cotoyer le nom de Dieu. Elle est d'avis—et elle a raison—que la piété n'exclut pas la gaieté.

Une figure émue, où l'étonnement saute de trait en trait : Colombine, quand elle parle des humbles, des petits, des délaissés, y met tout son cœur : c'est assez pour s'émouvoir ; mais en artiste, dans les plis du tissu moelleux de ses phrases, elle sème des expressions originales, pittoresques, qui frappent et violentent l'esprit, comme des rayons de diamants, le regard.

Une figure grave, très grave : des yeux qui lisent des pensées : les chroniques de Gaétane de Montreuil sentent la pensée sérieuse et sont souvent comme imprégnées d'austérité, mais qu'attéduit parfois une bouffée d'exquise bonté montant du cœur.

En lisant les chroniques de Mlle de Montreuil, on se dit : Voilà un cerveau qui *pense* : il fait penser. Sans être ce qu'on appelle original, l'esprit de Mlle de Montreuil est personnel, par la netteté des idées qu'il conçoit et, surtout, par la gravité, la profondeur toujours soutenue des observations. Presque jamais, l'esprit permet au cœur de prendre sur lui un ascendant vraiment marqué ; en lisant Mlle de Montreuil, on a le sentiment que l'on cause surtout avec une intelligence.

Le bon sens règne en monarque respecté dans la colonne modestement coiffée de : "Deux mots de chronique." Deux mots, ma foi, qui en valent beaucoup, et me font croire—ne me taxez pas de naïveté—que Mlle de Montreuil pense beaucoup plus qu'elle ne parle, et elle pense bien.

Si, dans les humains, il était un cœur qui battait dans la poitrine et un autre dans la tête, je dirais que l'aimable chroniqueuse, quand elle écrit, n'en possède qu'un et qu'il bat tout entier dans son esprit. Je ne sais si le lecteur me comprend. Je veux dire que dans ses phrases respire un cœur, mais un cœur qui philosophe, qui argue, qui pèse, qui déduit, en un mot qui convainc. Avouez que ce n'est pas généralement la besogne du cœur. Si les raisonnements judiciaires de Mlle de Montreuil ne se fluidifiaient d'une forte dose de bonté—cette qualité me semble dominer chez elle—ils nous seraient parfois difficilement assimilables—ce qui n'est pas.

Pour finir, je reprocherai, bien amicalement, à Mlle de Montreuil de laisser plus souvent son esprit que son cœur discuter dans ses écrits. Je ne suis pas jusqu'à ce point imbu de la supériorité dont s'aurole si glorieusement mon sexe, que je m'en trouve empêché d'exprimer ici un regret ; et j'aime trop à dire le fond de ma pensée pour ne pas regretter que l'estimable chroniqueuse ne la *Presse* ne nous fasse, à mon humble opinion, qu'un peu goûter dans ses "deux mots" hebdomadaires, ce qui, lorsqu'elle n'a pas la plume à la main, charme délicieusement ses intimes : les sentiments de son cœur de femme bonne et spirituelle, exprimés tels que vécu.

Mlle de Montreuil me répondra : "Nous autres, femmes, si nous laissons jaser notre cœur sans nous soucier de l'effet, on nous accuse de n'écrire que des mièvreries ; si nous regardons la vie au point de vue pratique, on nous reproche d'être masculines !"

C'est malheureusement trop vrai ; mais, comme le gros public est naturellement bête, il ne faut pas s'en occuper.

Mon style, je n'en dirai qu'un mot : il est très simple, sans appareil, comme sa pensée, qu'il drape élégamment, mais presque sans ornements. Mlle de Montreuil doit parler comme elle écrit.

Que le lecteur pardonne cette analyse, peut-être très inexacte ; je ne suis pas critique, encore moins psychologue, et je lui donne plutôt le résultat de mes impressions personnelles.

On m'a proposé d'essayer de définir, en quelques notes très brèves, le talent d'une de nos plus brillantes chroniqueuses, et j'ai saisi avec empressement l'occasion de dire à Mlle Gaétane de Montreuil toute l'admiration que je ressens pour sa fine plume — le public pense comme moi—et l'assurer de ma très profonde et respectueuse estime pour son bon cœur.

ALBERT LOZEAU.